

## Études littéraires africaines

# Le « vaillant petit tailleur » : hallali et haute couture au Collège de France

Ninon Chavoz



Afrique – Brésil  
Number 43, 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1040924ar>  
DOI: <https://doi.org/10.7202/1040924ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (print)  
2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Chavoz, N. (2017). Review of [Le « vaillant petit tailleur » : hallali et haute couture au Collège de France]. *Études littéraires africaines*, (43), 151–157. <https://doi.org/10.7202/1040924ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ère des évidences bonnes à rappeler pour tâcher de produire du neuf, pour, par exemple, réfléchir aux possibilités de républiques vraiment indivisibles.

■ Abdoulaye IMOROU

### **Le « vaillant petit tailleur » : hallali et haute couture au Collège de France**

Des interventions au Collège de France d'Alain Mabanckou, détenteur pour l'année 2016 de la chaire de création artistique, on serait tenté de dire qu'elles ont d'abord été des apparitions, tant l'élégance de ses tenues, héritées de la tradition congolaise de la « sape », a retenu l'attention du public et des médias. L'effet a été d'autant plus massif que le succès antérieur du tube de Maître Gims autorisait la lecture informée de la posture adoptée par un écrivain qu'on n'a guère hésité à dire « sapé comme jamais ». Avant de penser l'Afrique, et *a fortiori* avant de l'écrire, il semble que l'enjeu premier du colloque tenu au Collège de France le 2 mai 2016 ait été de la rendre visible en lui taillant un habit à sa mesure. À ce titre, l'élégance d'Alain Mabanckou peut faire incidemment penser au modèle ludique que convoquait, quelques décennies plus tôt, Théodore Monod dans une chronique de vulgarisation scientifique consacrée à la variété des « langues nègres ». Proposant aux auditeurs de Radio-Dakar une lecture colorée et personnifiée de la carte du continent, il écrivait ainsi :

Donc, quatre taches : un gros chapeau jaune, une cravate rouge, un veston bleu pudiquement entrouvert sur un tout petit gilet couleur de sable. « Un ensemble des plus seyants », dirait le prospectus du tailleur, et quatre grands groupes de langues<sup>54</sup>.

Faudrait-il se résoudre à conclure que le continent africain est voué à être régulièrement incarné par un élégant vêtu d'une « redingote céruléenne » ? Au-delà de l'amusante congruence chromatique qui relie la veste bleu roi arborée par Alain Mabanckou au Collège de France à la représentation imagée des langues bantoues que propose Théodore Monod, les deux démarches ne sont pas exemptes de recoupements. Toutes deux paraissent en effet s'inscrire dans une longue lignée de tentatives visant à familiariser l'opinion avec des représentations de l'Afrique qui se distinguent du simple cliché (post)colonial et situent le continent à l'intérieur d'un horizon

---

<sup>54</sup> MONOD (Théodore), « Le vêtement linguistique de l'Afrique », dans *L'hippopotame et le philosophe*. Paris : Actes Sud, 1993, 461 p. ; p. 112.

pluriel et mondialisé. Revenant sur ce qu'il considère comme des « essais de vulgarisation », Monod évoque ainsi la gageure que constitue l'écriture de textes variés « ne provoquant ni l'ennui du laïc, ni le mépris du clerc ». De même, les propos tenus au Collège de France relèvent le défi d'un travail, si ce n'est de vulgarisation, à tout le moins de signalisation. En effet, l'enjeu est d'abord celui d'une visibilité, ou pour mieux dire d'une publicité, qu'il reviendrait de restituer à la relation franco-africaine : partant du principe que « l'Afrique s'écrit dans ce qu'on ne dit pas » (p. 186), l'ouvrage et le colloque dont il est issu tendent à pallier un manque. Ainsi Rokhaya Diallo dénonce-t-elle la faible « visibilité des Français non Blancs » (p. 114) sur les écrans de télévision, tandis que Pascal Blanchard souligne l'absence critique de lieux de mémoire consacrés à la France noire et que Dominic Thomas déplore l'absence des « études littéraires africaines » en France. Monuments, chaires et écrans apparaissent ici comme autant de points nodaux où peut se déployer une stratégie d'exposition et de mise en évidence. L'expression, à ce titre, doit être comprise dans toute son ambiguïté : mettre en évidence revient autant à assurer un régime de visibilité immédiate et indiscutable qu'à se confronter en connaissance de cause au risque du lieu commun.

On comprend alors mieux, peut-être, les surprenantes récurrences des vestons céruléens. L'attention scrupuleuse qu'accorde Alain Mabanckou à ses tenues vestimentaires pourrait en effet se lire comme l'une des manifestations les plus flagrantes de cette volonté de mise en évidence : la convocation du vocabulaire de la sape, tout en jouant avec des stéréotypes assez obvies pour avoir déjà fait l'objet de réappropriations publicitaires<sup>55</sup>, vise à attirer l'attention du « laïc et du clerc » selon un dispositif qui n'est pas si éloigné du « vêtement linguistique de l'Afrique » examiné par Théodore Monod. Dans les deux cas, le détour ludique par l'argument vestimentaire constitue cependant un peu plus qu'une simple *captatio benevolentiae* et peut tenir lieu de point de départ imagé au déploiement d'une pensée ou d'une posture intellectuelle. Chez Monod, l'élégance colorée prêtée aux cartes de l'Afrique tend ainsi à combattre la vision d'un continent monolithique, réduit à une collection « d'aveugles et inertes objets ». De même, dans le cas du colloque présidé par Alain Mabanckou, le motif couturier, invoqué par plusieurs des contributeurs au fil de leurs réflexions, trouve un

---

<sup>55</sup> Voir le recours aux sapeurs dans une publicité de la marque Guinness en 2014.

écho dans la proposition d'une éthique duale, qui conjuguerait « relation » et « révélation ».

Revendiquée dès l'article liminaire d'Achille Mbembe, l'assignation à l'Afrique d'une pensée de la « relation », de la « traversée » ou du « nœud » (p. 26) constitue un fil rouge de l'ouvrage. Il n'est dès lors que trop aisé de tirer la métaphore vestimentaire vers le *patchwork* ou vers la hardiesse d'élégantes compositions chromatiques. On constatera alors que « penser et écrire l'Afrique » revient à tisser ensemble les disciplines pour mieux varier les perspectives. Ainsi Alain Mabanckou se félicite-t-il d'avoir réuni « ces femmes et ces hommes, écrivains, historiens, économistes, sociologues, artistes, dramaturges, universitaires qui [...] œuvrent inlassablement pour que la vision de notre monde ne soit plus unilatérale » (p. 132). Françoise Vergès, évoquant les « Afriques liquides », invite quant à elle à réécrire l'histoire maritime du continent en croisant les « disciplines traditionnelles » – la géopolitique, la géographie, l'histoire militaire et l'économie – avec « [la] littérature, [les] études visuelles, [les] études culturelles, [les] études postcoloniales, [les] études musicales, religieuses et de genre » (p. 51). Le propos concernant l'Afrique aujourd'hui serait ainsi caractérisé – autant qu'à l'époque de Monod – par une aspiration encyclopédique qui conduirait à privilégier le croisement ou le tissage des disciplines, voire l'invention de nouveaux lieux disciplinaires.

Au-delà de cet effet de composition et de mise en relation, la métaphore couturière est également convoquée, de façon peut-être moins attendue, pour désigner les stigmates d'une occultation historique et les modalités de leur douloureuse révélation. Dès l'introduction, Alain Mabanckou évoque en effet une histoire de France « cousue de fils noirs par des mains d'ébène » (p. 8), dont il s'agirait de mettre à nu les coutures invisibles et méconnues. L'expression « cousue de fils noirs » doit se lire en regard d'une formulation proche, qu'employait l'auteur dans sa leçon inaugurale, prononcée quelques mois avant la tenue du colloque : « Être noir sera par conséquent un destin pour des millions d'individus, parce que cette couleur, jetée en pâture, *cousue de fil blanc*, était devenue une posture face à l'Histoire »<sup>56</sup>. Le statut de l'Afrique, telle qu'Alain Mabanckou invite à la concevoir et à la représenter, se jouerait ainsi entre fil blanc et fil noir, évidence et occultation. Il vaut sans doute la peine de se pencher sur cette réappropriation chromatique de

---

<sup>56</sup> Voir MABANCKOU (A.), *Lettres noires : des ténèbres à la lumière. Leçon inaugurale prononcée le jeudi 17 mars 2016*. Paris : Collège de France, 2016 : <http://books.openedition.org/cdf/4421> (consulté le 21 mai 2017).

l'expression – d'ailleurs fidèle à la pratique d'un auteur coutumier de la remise au goût du jour des proverbes français : à en croire la double notation couturière proposée par Alain Mabanckou, la réflexion sur l'Afrique passerait par la réunion de ces deux fils, l'un apparent – le fil blanc de l'assignation identitaire subie par l'individu, et l'autre dissimulé – le fil noir d'une histoire collective occultée. La métaphore couturière vise dès lors non seulement à dénoncer la construction autoritaire d'une représentation de l'Autre – celle, par exemple, de la femme africaine dont Lucy Mushita condamne la réification récurrente –, mais encore à suggérer la possibilité d'un échange ou d'un tressage de ces deux fils contraires. La proposition de Dieudonné Niangouna souligne ainsi l'ambiguïté d'un corps théâtral africain transformé en « monstres de Frankenstein : assemblage d'univers, formes bâtarde, iconoclastes à souhait » (p. 191). « Penser et écrire l'Afrique » reviendrait par conséquent à se comporter en tailleur vaillant ou effronté, n'hésitant pas à braver toutes les règles de la discipline couturière pour marquer de fil blanc les ravaudages de l'histoire et recomposer à sa guise les « patrons » identitaires. L'ouvrage pourrait ainsi se lire comme invitation à coudre, recoudre, et peut-être surtout à (en) découdre : c'est bien ce que suggère encore Dieudonné Niangouna lorsqu'il affirme qu'écrire et jouer du théâtre en Afrique, c'est « boxer la situation » (p. 190). Il ne s'agit pas seulement à cet égard de régler ses comptes avec le racisme institutionnel, de dénoncer un système éditorial qui continue à opposer « Continents Noirs » et « Collection Blanche », de renvoyer dos à dos les impasses narratives du structuralisme et du culturalisme, ou encore de rejouer au Collège de France la cérémonie des *Y'a bon Awards*. L'hypothèse d'une pensée de l'indiscipline<sup>57</sup>, émise par Séverine Kodjo-Granvaux (p. 68-69), permet aussi d'esquisser le mouvement d'une véritable transgression disciplinaire qui ne serait pas simple addition et tissage des savoirs, mais prise au sérieux d'une faille, où ressurgit la nécessité d'une parole proprement littéraire, porteuse d'un potentiel de « rupture », que souligne Dany Laferrière (p. 162). On ne saurait, en d'autres termes, mieux penser l'Afrique qu'en l'écrivant : à la gradation que suggère le sommaire en faisant succéder l'exercice de l'écriture à celui de la pensée, il faudrait préférer l'idée d'une pensée de l'écriture libérée des contraintes disciplinaires, linguistiques et catégorielles.

---

<sup>57</sup> Voir à ce sujet : MANGEON (Anthony), dir., *L'Empire de la littérature : penser l'indiscipline francophone avec Laurent Dubreuil*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, coll. Plurial, 2016, 226 p.

Pourtant, si l'écriture apparaît comme une issue possible à l'aporie disciplinaire, l'écrivain n'échappe pas plus que l'institution éditoriale à la mise en pièces critique proposée par les auteurs. Le propos de Sami Tchak, réservé aux dernières pages de l'ouvrage, remet notamment en cause la vision irénique d'une coopération de bon aloi entre littérature et savoir, auquel les sujets africains se montreraient particulièrement précoces :

Ainsi l'Afrique comme sujet littéraire inspire-t-elle à bien des spécialistes et des écrivains une pléthore d'essais et d'articles cousus de citations puisées dans des romans d'autant plus intéressants que leur indigence sur le plan littéraire, intellectuel et philosophique les rend faciles à assujettir au besoin de « rajeunir » des thèses éculées ou de circonscrire des champs d'études faussement novateurs [...] (p. 204).

La couture, comprise comme pratique de la mise en relation et de l'échange entre spécialistes, est ici dénoncée comme un danger auquel succomberaient avec complaisance les « médiocres », avides de citations. Sami Tchak dépeint une situation du champ littéraire en tous points opposée à celle qu'évoquait Alain Mabanckou : pour lui, la littérature africaine ne serait en effet « cousue du fil blanc » de l'histoire commune que pour mieux dérober le fil noir d'une identité littéraire problématique. La couture, constitutive d'une littérature documentaire soucieuse de combiner toutes les sources, se voit donc désignée comme une facilité d'écriture permettant l'occultation du style et de la personne auctoriale. Sans jamais citer de noms, Sami Tchak paraît ainsi ouvrir une nouvelle querelle – continuatrice peut-être de l'opposition entre littérature noire et littérature rose que rappelle Lydie Moudileno – qui distinguerait cette fois les écrivains couturiers, sujets à la tentation documentaire et à l'inflation citationnelle, des écrivains tailleurs – pourfendeurs des discours et des représentations préétablies, révélateurs de l'intime du Moi opposé à la prolifération du Nous.

On conclura donc que la belle couture n'est pas donnée à tout le monde, et ne saurait se cantonner à une éthique de la mise en relation et en résonance. Si la perspective donnée par Alain Mabanckou demeure celle d'un humanisme partagé et d'un « monde d'échanges et de courtoisie » (p. 132), le principe de composition qui préside pour partie à la pensée que construit l'ouvrage va de pair avec une position de contestation qui n'épargne ni l'institution ni les auteurs eux-mêmes. C'est en cela peut-être que la proposition de 2016 se distingue le plus nettement des suggestions que soumettait, près de

soixante ans plus tôt, l'écrivain ethnographe dahoméen Paul Hazoumé, évoquant la possibilité d'un « humanisme » double, dont les « Africains d'expression occidentale » devraient être les premiers tenants<sup>58</sup>. Prônant l'avènement d'une double culture qui évoque déjà « l'homme bilingue » appelé de ses vœux par Souleymane Bachir Diagne (p. 73), Hazoumé se voit pourtant reprocher une couture par trop conciliante, peu inclinée à tailler en pièces l'héritage colonial. Il demeure perçu comme le parangon du « nègre de salon » dont Alain Mabanckou refuse de représenter l'avatar contemporain (p. 122).

À cet égard, il n'est pas anodin que l'ouvrage se place sous l'enseigne de la fable de La Fontaine « Le lion abattu par l'homme » (p. 10). Si l'apologue s'inscrit dans un réseau intertextuel qui va d'Ésope à la référence implicite à Chinua Achebe<sup>59</sup>, le retour à la version occidentale et canonique de la fable n'en permet pas moins d'introduire d'emblée la notion de représentation, d'exposition et de mise en évidence, autrement dit de tableau de chasse. On ne saurait mieux dire que « penser et écrire l'Afrique aujourd'hui » implique d'aborder autant la « relation » que la querelle et « l'esquive » (p. 196). Ce motif cynégétique peut cependant s'entendre doublement : s'il s'agit bien sûr d'abord de sonner l'hallali du racisme institutionnel et de dénoncer ses persistances, évoquer une inversion des clauses léonines du tableau de chasse conduit aussi à proposer, en donnant la parole à d'autres acteurs, un inventaire alternatif. « Penser et écrire l'Afrique », par conséquent, implique de composer une nouvelle galerie de portraits, et c'est vraisemblablement là l'une des tâches que le colloque, dans sa polyphonie revendiquée, remplit le mieux. L'enjeu n'est pas tant d'offrir une solution aux dilemmes historiques, une analyse littéraire ou une issue au carcan disciplinaire, que de rendre l'Afrique visible en nommant scrupuleusement tous ceux qui contribuent à sa représentation, des « enfants de la postcolonie » listés par Abdourahman Waberi (p. 148) aux « critiques de tous bords » mentionnés par Lydie Moudileno (p. 139). À la collecte séculaire de la « bibliothèque coloniale » et d'une documentation africaine, il s'agirait ainsi d'opposer la constitution d'un registre ou d'un répertoire post-colonial contemporain. D'emblée inscrit dans un dialogue avec

---

<sup>58</sup> Voir : HAZOUMÉ (Paul), « L'Humanisme occidental et l'Humanisme africain », *Présence Africaine*, 1957, n°3 (n°XIV-XV), p. 29-45.

<sup>59</sup> Voir notamment : ACHEBE (Chinua), *Home and Exile*. Oxford : Oxford University Press, 2000, x-115 p. ; p. 73 : « *Until the lions produce their own historian, the story of the hunt will glorify only the hunter* ».

l'institution, le discours tenu à propos de l'Afrique au Collège de France se rapproche dès lors d'une négociation diplomatique, où il incomberait de nommer, pour reprendre les termes de Xavier Garnier, tous les poètes et penseurs « plénipotentiaires »<sup>60</sup> – à moins qu'il ne faille y voir une tentative de constituer le « lieu de mémoire » manquant, en forme de monument aux morts (et à quelques vivants).

Pour Éric Chevillard, jouer au « vaillant petit tailleur » implique d'« hériter d'un vieux songe » encombrant<sup>61</sup>, et il n'en est assurément guère de plus envahissant que celui qui rêve l'Afrique. Quand bien même elle emprunterait le détour de la fiction, la réflexion sur le continent africain ne peut que se confronter à la permanence des stéréotypes : tout autant qu'à faire le lien, elle est amenée à en découdre avec les représentations, en leur substituant la révélation de noms et de jalons par trop méconnus. « Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui », ce serait donc d'abord – avant de prétendre proposer la recette d'un humanisme courtois – la lire et la lister : c'est ainsi dans la litanie des noms de ceux qui ont de près ou de loin marqué l'histoire de la relation franco-africaine que trouve à s'exprimer « l'afroptimisme » du slameur Marc Alexandre Oho Bambe, dit Capitaine Alexandre, dont la performance clôtura le colloque. Il n'est pas certain que les vestons bleus parviennent toujours à pimenter la proposition de ce nouveau « vêtement linguistique africain » émaillé de références et de noms propres. L'afroptimisme n'en demeure pas moins de rigueur : après tout, l'aventure du vaillant petit tailleur – qui vainquit, on s'en souvient, géants et licornes – commença elle aussi par un joli tableau de chasse. Si la moisson restait étonnement modeste – « sept [mouches tuées] d'un coup » –, son affichage glorieux suffit à constituer le ferment d'une réputation légendaire : c'est à force d'arborer la ceinture où il avait lui-même relaté son exploit que le petit tailleur devint roi. On ne peut que souhaiter aux études africaines de connaître les mêmes destinées.

■ Ninon CHAVOZ

<sup>60</sup> GARNIER (Xavier), « Vertiges de Senghor », *Po&sie*, n°157-158, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trim. 2016, p. 258-262.

<sup>61</sup> CHEVILLARD (Éric), *Le Vaillant Petit Tailleur*. Paris : Éditions de Minuit, 2003, 265 p.